

**LA CHRONIQUE**  
DE  
**GODEFROID DE BOUILLON**

ET DU ROYAUME DE JÉRUSALEM

PREMIÈRE ET DEUXIÈME CROISADES (1080-1187)

AVEC

**L'HISTOIRE DE CHARLES-LE-BON**

RÉCIT CONTEMPORAIN (1119-1154)

PAR

**J. COLLIN DE PLANCY**

TROISIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET ORNÉE DE 4 GRANDES GRAVURES



**LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES**

**PARIS,**

NOUVELLE MAISON

RUE DU PETIT-BOURBON, N° 18,  
angle de la place Saint-Pulpice.

**LYON,**

ANCIENNE MAISON

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 33,  
en face l'allée Marchande.

ET

**PARIS**

A LA LIBRAIRIE

**DES LIVRES LITURGIQUES ILLUSTRÉS**

RUE DE VAUGIBARD, 36.

1848



Marie de Bathéchor mangeant son fils,  
Vincentius Bellovacensis, *speculum historiale* (trad. Jean de Vignay) vers 1463  
BNF Paris

d'après la Chronique de Godefroid de Bouillon et du siège de Jérusalem (page 377)



Marie de Bathéchor mangeant son fils,  
Vincentius Bellovacensis, speculum historiale (trad. Jean de Vignay) vers 1463  
BNF Paris

d'après la Chronique de Godefroid de Bouillon et du siège de Jérusalem (page 377)

» Une dame, nommée Marie, fille d'Éléazar, et fort riche, était venue avec d'autres du bourg de Bathéchor, c'est-à-dire *maison d'Hysope*, se réfugier à Jérusalem, et s'y trouva assiégée. Les tyrans, sous la cruauté desquels cette malheureuse ville gémissait, ne se contentèrent pas de lui ravir tout ce qu'elle avait apporté de plus précieux ; ils lui prirent aussi à diverses fois ce qu'elle avait caché pour vivre. La douleur de se voir traiter de la sorte la mit dans un tel désespoir, qu'après avoir fait mille imprécations contre eux, il n'y eut point de paroles outrageuses qu'elle n'employât pour les irriter, afin de les porter à la tuer. Mais il ne se trouva pas un seul de ces tigres qui, par son ressentiment de tant d'injures ou par compassion pour elle, voulût lui faire cette grâce. Lorsqu'elle se trouva ainsi réduite à cette dernière extrémité de ne pouvoir plus, de quelque côté qu'elle se tournât, espérer aucun secours, la faim qui la dévorait, et encore plus le feu que la colère avait allumé dans son cœur, lui inspirèrent une résolution qui fait horreur à la nature. Elle arracha son fils de la mamelle, et lui dit : « **Enfant infortuné, et dont on ne**  
» **peut assez déplorer le malheur d'être né au milieu**  
» **de la guerre, de la famine, et des diverses factions**  
» **qui conspirent à l'envi à la ruine de notre patrie,**  
» **pour qui te conserverais-je ? serait-ce pour être es-**  
» **clave des Romains, quand même ils voudraient nous**  
» **sauver la vie ? Mais la faim ne nous l'ôterait-elle pas**  
» **avant que nous pussions tomber entre leurs mains ?**  
» **Et ces tyrans qui nous mettent le pied sur la gorge,**  
» **ne sont-ils pas encore plus redoutables et plus cruels**  
» **que les Romains et que la faim ? Ne vaut-il donc pas**

» mieux que tu meures et me serves de nourriture,  
» pour faire enrager ces factieux, et pour étonner la  
» postérité par une action si tragique, qu'il ne manque  
» que cela seul pour combler la mesure des maux qui  
» rendent aujourd'hui les Juifs le plus malheureux  
» peuple qui soit sur la terre?... » Après avoir parlé de  
la sorte, elle tua son fils, le fit cuire, en mangea une  
partie, et cacha l'autre.

» Ces impies, qui ne vivaient que de rapines, en-  
trèrent aussitôt après dans la maison de cette dame,  
et, ayant senti l'odeur de cette viande abominable, la  
menacèrent de la tuer si elle ne leur montrait ce qu'elle  
avait préparé pour manger. Elle leur répondit qu'il lui  
en restait encore une partie, et leur montra ensuite les  
pitoyables restes du corps de son fils. Quoiqu'ils  
eussent des cœurs de bronze, une telle vue leur donna  
tant d'horreur, qu'ils semblaient être hors d'eux-  
mêmes. Mais elle, dans le transport où la mettait sa  
fureur, leur dit avec un visage assuré : « Oui, c'est  
» mon propre fils que vous voyez, et c'est moi-même  
» qui ai trempé mes mains dans son sang. Vous pou-  
» vez bien en manger, puisque j'en ai mangé la pre-  
» mière. Êtes-vous moins hardis qu'une femme, et  
» avez-vous plus de compassion qu'une mère? Que si  
» votre pitié ne vous permet pas d'accepter cette vic-  
» time, j'achèverai de la manger. » Ces gens, qui n'a-  
vaient jamais su jusqu'alors ce que c'était que l'hu-  
manité, s'en allèrent tout tremblants; et, quelque  
grande que fût leur avidité de trouver de quoi se  
nourrir, ils laissèrent le reste de cette détestable viande  
à cette malheureuse mère.

» Le bruit d'une action si funeste se répandit aussitôt par toute la ville ; l'horreur que tous en conçurent ne fut pas moins grande que si chacun en particulier eût commis un semblable crime. Les plus pressés de la faim ne souhaitaient rien tant que d'être promptement délivrés de la vie, et estimaient heureux ceux qui étaient morts avant d'avoir pu voir ou entendre raconter une chose si exécrationnelle.

» Les Romains apprirent bientôt aussi la nouvelle de cet enfant sacrifié par sa propre mère au désir de se conserver elle-même. Quelques-uns ne la pouvaient croire, d'autres étaient touchés de compassion ; mais elle augmenta dans la plupart la haine qu'ils avaient déjà contre les Juifs. Titus, pour se justifier devant les dieux sur ce sujet, protesta hautement : qu'il avait offert aux Juifs une amnistie générale de tout le passé, et que, puisqu'ils avaient préféré la révolte à l'obéissance, la guerre à la paix, la famine à l'abondance, et qu'ils avaient été les premiers à mettre de leurs propres mains le feu dans le temple, qu'il s'était efforcé de leur conserver, ils méritaient d'être réduits à se nourrir d'une viande si détestable ; mais qu'il ensevelirait cet horrible forfait sous les ruines de la capitale, afin que le soleil, en faisant le tour du monde, ne fût pas obligé de cacher ses rayons par l'horreur de voir une ville où les mères se nourrissaient de la chair de leurs enfants, et où les pères n'étaient pas moins coupables qu'elles, puisque de si étranges misères ne pouvaient les faire résoudre à quitter les armes... Telles furent les paroles de ce grand prince, parce que, considérant jusqu'à quel excès allait la rage de ces fac-

tieux, il ne croyait pas qu'après avoir souffert des maux dont la seule appréhension devait les ramener à leur devoir, rien pût jamais les faire changer.